



HAL
open science

La duchesse de Villeroy (1731-1816) : une femme riche, libre et très investie dans la musique

Laurent Guillo

► To cite this version:

Laurent Guillo. La duchesse de Villeroy (1731-1816) : une femme riche, libre et très investie dans la musique. Women and music in the early modern age, Divino Sospiro : Centro de Estudos Musicais Setecentistas de Portugal, Jul 2021, Lisbonne, Portugal. hal-03494657

HAL Id: hal-03494657

<https://hal.science/hal-03494657>

Submitted on 19 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Laurent Guillo

La duchesse De Villeroy : une femme riche, libre et très investie dans la musique

Quand on parle de Jeanne-Louise Constance d'Aumont de Villequier et de son mari Gabriel-Louis-François de Neuville, cinquième et dernier duc de Villeroy, on parle d'une des familles les plus proches du pouvoir royal, qui fait partie des quelques dizaines de premiers invités pour les baptêmes ou les mariages royaux, qui peuvent manger à la table des souverains entre les princes du sang, quelques ducs et autres marquis. La duchesse de Villeroy est la fille de Louis-Marie Augustin d'Aumont, marquis de Villequier et cinquième duc d'Aumont, pair de France, premier gentilhomme de la Chambre et l'un des quatre administrateurs des Menus-Plaisirs du Roi.

Son mari est le petit-neveu du maréchal de Villeroy qui fut gouverneur de Louis XV ; et le fils de François-Camille de Neuville-Villeroy, duc d'Alincourt et de Marie-Josèphe de Boufflers, dame du palais de la reine Marie Leszczyńska. Il a été notamment capitaine des gardes du corps, lieutenant-général des armées, pair de France, gouverneur de la province du Lyonnais.

Le rang social de ce couple l'oblige évidemment à toutes sortes de manifestations sociales : baptêmes, parrainages et œuvres charitables ; je n'en citerai qu'une : un baptême de cloches d'une église de Versailles le 13 août 1750, où Jeanne-Louise représente la reine, en compagnie de son père, qui y représente le roi...

Jeanne-Louise avait reçu une éducation soignée, qui lui permettait de citer nombre d'auteurs antiques par cœur. Elle a écrit une *Histoire de la Grèce, traduite de plusieurs auteurs anglais*, et publiée en 1812, et l'on sait qu'elle traduisait de l'anglais jusque l'âge de 80 ans environ. Elle a laissé à sa mort une *Histoire de Philippe V d'Espagne* restée inachevée.

Elle a aussi collaboré avec des librettistes, pour au moins deux ouvrages :

- *Le Chinois, comédie en un acte, traduite de l'italien meslée d'ariettes...* en 1759, écrit avec Favart et Naigeon.
- *La Tour enchantée : ballet figuré mêlé de chants et de danse*, dansé à l'Opéra de Versailles le 20 juin 1770 pour le mariage du Dauphin... écrit avec Pierre Joliveau, sur des musiques de Dauvergne, Rameau, Rebel et

Francoeur.

Sur son caractère, Mme de Ménéville a écrit : « La duchesse de Villeroy avait prodigieusement d'esprit, de gaieté, de trait dans la conversation. » Elle ajoute ailleurs : « Cette dame de Villeroy vous divertirait, elle a une sorte d'esprit ; elle est brûlante, brillante, sémillante et bonne enfant. » Mme du Deffand la décrit ainsi dans sa correspondance : « Cette femme ne vous déplaira pas, c'est le tintamarre personnifié, elle ne manque pas d'esprit, elle a tant d'affaires, elle se donne tant de mouvements ! c'est un ouragan sous la forme de vent coulis. »

La duchesse de Villeroy pratique plusieurs niveaux de sociabilité. Elle fréquente évidemment des femmes de sa classe, telles la princesse de Beauvau, la princesse de Guéménée, Mme du Barry et la marquise de Senneterre. Elle s'engage également dans divers mouvements : elle s'emballe avec plusieurs amies pour la théorie du magnétisme animal développée par Franz-Anton Mesmer, pratiquée à Paris entre 1778 et 1785. Elle se prête assez tôt à l'inoculation de la vaccine, acte dont elle retire la réputation d'une femme courageuse. Elle fréquente enfin la Loge Olympique d'adoption [c'est-à-dire le pendant féminin de la Loge olympique, importante loge maçonnique parisienne] et fait partie du chapitre des Amazones de cette loge.

La duchesse a d'abord résidé avec son mari dans l'hôtel construit par l'architecte Aubry pour l'actrice Charlotte Desmares, aux frais du banquier Antoine Hoguier. Il était situé en retrait de la rue de Varenne et entourés de jardins. Acheté en 1735 par le 4^e duc de Villeroy, il fut transmis à son neveu le 5^e duc de Villeroy en 1766. Il est transformé et agrandi par l'architecte Le Roux.

Ce premier hôtel de Villeroy avait été doté à l'étage d'un petit théâtre où des nobles et des acteurs professionnels donnèrent des spectacles de société. La duchesse était grande amatrice du théâtre de société, qui à cette époque entretenait des rapports étroits avec le théâtre public. Outre ses aspects de divertissement et de marqueur social pour la haute société, le théâtre de société était aussi un moyen de faire honneur à un invité de marque ; c'est ainsi que Mademoiselle Clairon vint s'y produire pour jouer *Didon* de Marmontel devant le roi Christian VII de Danemark ; elle joua également devant le prince héréditaire de Saxe-Gotha en visite à Paris ou le prince de Brunswick.

Il arrivait souvent qu'un spectacle soit essayé dans un théâtre de société avant d'être reçu à la Comédie française, parfois même avant d'être repris à la cour ; c'est le cas du ballet de *La Tour enchantée* de Joliveau, déjà cité, qui est monté chez la duchesse avant d'être repris en juin 1770 à Versailles. Ces essais préalables peuvent avoir parfois une valeur politique : Beaumarchais a fait lire chez

la duchesse des pièces audacieuses, pour leur donner du poids tout en manœuvrant pour contourner la censure royale. Le théâtre de société servait également à donner l'occasion à de jeunes acteurs de se montrer avant de tenter une carrière publique ; c'est le cas en 1766 et 1767 de Mlle Le Clerc, qui tente ensuite d'entrer à la Comédie française.

Disons-le sans détour, la duchesse de Villeroy était lesbienne. Elle accueillait chez elle une société « anandryne » (c'est-à-dire sans hommes) ; à partir des années 1780 elle offrait des dîners exclusivement féminins, agrémentés de beautés peu farouches. On lui connaît une relation sensible avec la marquise de Sennecterre, et une autre avec Mademoiselle Clairon, une des grandes actrices de la Comédie-Française, qui avait souvent joué dans son théâtre particulier, surtout après qu'elle ait pris sa retraite de la Comédie française. La duchesse l'avait d'ailleurs présentée au roi. On dispose de quelques échos des pièces jouées rue de Varenne ; ainsi Mme du Deffand relate-t-elle en mai 1767 : *Je fus hier à la représentation de Bajazet chez madame de Villeroy. Mademoiselle Clairon joua fort bien, tout le reste fut pitoyable. Acomat, qui était Brizard, fit très mal, et pour le Bajazet, c'était un polisson.*

La duchesse fréquentait les théâtres et l'opéra ; le milieu des actrices et des chanteuses était alors comme un vivier riche de proies faciles. Du reste, l'amour saphique y était répandu ; il avait l'avantage d'être à la fois sans risque et moins marqué d'un rapport de domination. Ainsi la duchesse soutenait des actrices, en leur donnant l'occasion de jouer chez elle, en leur donnant des robes, en leur prodiguant des conseils sur les moyens de parvenir au succès. Elle recommanda également la jeune chanteuse Laguerre auprès de Sophie Arnould, qui lui donna des maîtres de chant et lui ouvrit les portes de l'Opéra dès 1772.

En 1790 elle est désignée dans un almanach grivois comme une lesbienne affichée, ayant eu (je cite), plus de maîtresses que bien des libertins, et (je cite encore) la comtesse de Sennecterre lui a fait passer les moments les plus doux. Par ailleurs, on sait qu'elle a peu vécu avec son mari, de qui elle n'a pas eu d'enfants et dont elle était séparée de biens.

En 1772, la duchesse loua à vie au duc de Rohan son hôtel de la rue de l'Université. Elle y fait faire de gros travaux de réaménagement, par des artistes notables. Cet hôtel prit aussi le nom d'hôtel de Villeroy mais a été détruit depuis.

Ce n'est pas faire injure à son visible talent d'organisatrice que de rappeler que la duchesse de Villeroy était la sœur du duc d'Aumont, premier gentilhomme de la Chambre et par là même un des administrateurs des Menus-Plaisirs du roi,

cette direction de la Maison du Roi qui était en charge des spectacles, des célébrations et des funérailles à la cour.

La duchesse intervenait personnellement pour donner son avis sur le choix d'une œuvre ou d'un emplacement, sur l'engagement d'une actrice ou d'une chanteuse, et l'on rapporte qu'elle y avait forte influence, parfois plus que Papillon de La Ferté, le directeur des Menus-Plaisirs, notamment pour trancher des questions où tel clan s'opposait à tel autre. Son influence sur l'organisation des fêtes pour le mariage du futur Louis XVI est attestée en 1770 et les *Mémoires secrets* de Bachaumont rapportent souvent ses avis décisifs.

Elle n'hésitait pas à se servir de décors des Menus-Plaisirs pour agrémenter les fêtes qu'elle donnait elle-même ; ainsi le 1^{er} mai 1777 dans un « mai » qu'elle offre à son amie Mme de Brionne, pour lequel elle fait venir des décors peints des Menus-Plaisirs.

A Paris, les orchestres de société ont fleuri dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Les Villeroy en ont entretenu un, similaires en cela à la duchesse de Bourbon, au duc d'Orléans, au prince de Rohan-Guéméné, au baron de Bagge ou au comte d'Albaret, pour ne citer que les plus connus. Les Villeroy offraient ainsi des concerts privés dans leur demeure et s'étaient pour cela adjoint les services du maître de musique Philippe-Adrien Leemans et d'une quinzaine de musiciens dont les noms ont été identifiés pour la période 1770-1780. Ces musiciens, et notamment leur chef, faisaient en quelque sorte partie de la maison ; ainsi voit-on la duchesse être témoin du mariage de Leemans le 15 août 1769.

Quelques-unes des œuvres dramatiques représentées sur place sont identifiées. On relève ainsi en 1751, une répétition de l'opéra *Linus* de Rameau (Jeanne-Louise n'a que 20 ans et l'on sait qu'elle était proche de la famille de ce compositeur). Suivent *Pandore* de Pancrace Royer en 1752, en 1763 une visite de Mozart père et fils, en 1768 la comédie à ariettes *La Sorcière par hasard* de Framery (qui passe ensuite à la Comédie italienne), en 1770, le ballet-figuré de *La Tour enchantée*, qui est ensuite monté à Versailles. Ensuite elle fait composer de la musique pour la pièce *Alcydonis* de Louvay de La Saussaye et pour une farce intitulée les *Carrosses d'Orléans* de La Chapelle.

Certains de ces musiciens habitaient l'hôtel de Villeroy, tels le harpiste et organiste Gabriel Grenier, le corniste Henri Domnich, le bassoniste André Tauch, le claveciniste Pedro Anselmo Marchal ou le facteur Sébastien Erard. Fournir un logement aux musiciens était pour les nobles un moyen de se les attacher et de les savoir disponibles ; cette promiscuité pouvait aussi faire naître en eux l'esprit de corps qui sied à un orchestre, sans parler de l'entraide professionnelle. Ainsi

y trouve-t-on, dans les années 1780, le compositeur Grenier, les violonistes Chelard et Guerillot, le violoncelliste Nodi, le hauboïste Ibotte, les bassonistes Raoul, Tausch et Tulou, les clarinettes Gaspard, Yost et Lefebvre, les cornistes Le Brun, Domnich et Heina, enfin le claveciniste Maréchal.

Les liens de la duchesse avec les musiciens se concrétisent aussi au travers d'une grosse douzaine de partitions gravées ou manuscrites qui lui sont dédiées, et l'on peut observer la belle continuité de ces dédicaces des années 1750 aux années 1780, preuve de son intérêt constant pour la musique. Il s'agit d'œuvres de Charles Blainville, Louis Aubert le fils, Antoine Légar de Furcy, un certain Buée, Jean-Paul Egide Martini, Felice Bambini, Jean-Baptiste l'aîné Michaud, Isidore Bertheaume, Mme de Laisse, Michel Yost et Louis von Esch.

Pour ce qui est de sa pratique personnelle, elle a probablement eu Jacques Duphy comme maître de clavecin. Son second livre de clavecin de 1748 contient une pièce intitulée *La De Villeroy*. Elle a alors 17 ans. La protection que la duchesse a accordée au facteur Sébastien Érard additionne sa curiosité naturelle et son goût pour la musique. Elle l'héberge et abrite un moment son atelier, à une époque où il met au point son premier pianoforte, vers 1777.

Erard quitte l'hôtel de Villeroy en 1781 et établit ensuite sa société au 13, rue du Mail à Paris. Ce n'est pas le seul facteur qui l'intéresse : elle suit aussi vers 1770-1780 les travaux du facteur Delaine, qui lui donne comme Erard la primeur de ses réalisations. On trouve dans l'inventaire de ses biens, fait à la Révolution, des mémoires d'autres facteurs d'instruments, tels Beyert ou le luthier Fleury. Elle fit également venir chez elle le baron de Feriet, qui travaillait avec Benjamin Franklin au développement des harmonicas de verre.

La bibliothèque de la duchesse était conséquente et l'inventaire des papiers de la duchesse fait à la Révolution en révèle quelques traits : elle achetait des livres chez Prault, Gauguery ou Henry, et faisait relier chez Thiessé. Elle prend pour bibliothécaire et secrétaire Jean-Baptiste Radet, auteur de plusieurs dizaines de pièces et de nombreuses collaborations avec Barré et Desfontaines.

En 1784 la duchesse fait dresser un catalogue de sa bibliothèque par un certain Mautuez : il s'agit probablement du *Catalogue des auteurs dont les ouvrages se trouvent dans la bibliothèque de Madame la duchesse de Villeroy*, conservé à la Bibliothèque nationale, anonyme et non daté, dont le contenu est compatible avec cette datation. Ce catalogue est sommaire mais reste la seule source disponible pour évaluer la bibliothèque dans son entièreté peu avant la Révolution.

Il permet aussi d'évaluer à environ 330 le nombre de volumes de musique ou d'écrits sur la musique qu'elle possédait, soit plus du triple de ce qui nous est

parvenu. La nécessité d'alimenter un orchestre privé justifie largement l'usage d'une bibliothèque musicale, et notamment le fait qu'elle ait pu, à une date située autour de 1750, racheter la bibliothèque de musique de Louis-André de Brancas, un noble provençal qui avait constitué à Avignon un beau fonds d'opéra imprimés ou manuscrits destiné à son usage et à celui de la jeune Académie de musique d'Avignon (lancée vers 1720).

A cette belle collection d'une centaine de volumes, elle avait adjoint des volumes provenant de sa grand-mère maternelle Olympe de Brouilly, ou de son père le cinquième duc d'Aumont ; elle avait encore augmenté cette bibliothèque avec des achats d'œuvres modernes. Une bonne part de cet ensemble est conservée à la Bibliothèque nationale de France et a fait l'objet d'une étude approfondie il y a quelques années.

Pendant la Révolution, la duchesse est évidemment restée dans le clan des nobles. En octobre 1790, elle prend part à un projet visant à enlever le roi et le mettre en sécurité à Rouen, projet non mené à bien. Elle anime aussi un cercle politique assez actif qui cherche à rallier l'aile droite de l'Assemblée constituante à la cause monarchique, pour susciter un retour à l'ordre ancien.

Au début de la Révolution, elle insère quelques chansons dans un journal antirévolutionnaire intitulé *Les Actes des Apôtres*, principal organe royaliste parisien à cette époque. Elle contribue aussi à un autre journal intitulé *Le Petit Gauthier*.

Finalement, elle émigre et vit à l'étranger des moments difficiles, étant à la charge de son frère le duc de Villequier, âgé et infirme, qui a lui-même la charge de ses enfants.

Une caricature peu flatteuse la montre rencontrant Mirabeau-Tonneau (le frère cadet du grand Mirabeau) lors d'un séjour à Aix-la-Chapelle. Son mari est condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 28 avril 1794 et décapité le même jour.

Sa bibliothèque avait été saisie en novembre 1794 et transportée au dépôt des Cordeliers, totalisant 4800 volumes avec des dominantes en littérature, en piété et en histoire ; elle rejoint là nombre de bibliothèques de bourgeois ou de nobles, parmi lesquelles la Bibliothèque nationale et d'autres institutions de la jeune République iront plus tard prélever ce qui les intéressait pour enrichir leurs collections ou équiper leurs écoles. Dès mai 1802, la duchesse tentera de récupérer ce qui peut l'être, mais sans succès.

Quant à la collection musicale, elle est transférée en novembre 1802 à la Bibliothèque nationale sous la forme de 24 paquets de musique, où elle n'a été

traitée que tardivement, vers le milieu du XIXe siècle.

Après la Révolution, la duchesse de Villeroy revient à Versailles. Ayant émigré, elle était soumise à surveillance policière. Elle fréquente alors le salon de Mme d'Angivilliers en l'hôtel de la Surintendance, où se réunit une société versaillaise peu nombreuse ; elle y fait figure d'une grande vieille dame, fort respectée. Elle y côtoie quelques littérateurs modérés et quelques épaves distinguées de l'ancienne société française. Ces personnes formaient là un cénacle d'esprit qui se donnait encore l'illusion des anciens beaux jours... Elle est également présidente durant plusieurs années du bureau de charité de Versailles ; et entretient à ses frais huit femmes parmi les plus nécessiteuses.

En somme, la duchesse de Villeroy était active, hyperactive peut-être, curieuse, investie dans la musique sous toutes ses formes. Elle organise elle-même sa sociabilité plus qu'elle ne la subit. Son activité, dirigée vers les musiciens et la scène la fait ressortir clairement parmi les femmes nobles de son temps, où elle apparaît comme un « caractère ».

Je vous remercie pour votre attention.